

La prose arabe aux deuxième et troisième siècles de l'hégire

Taha Hussein

al-Muqtataf, février 1931

Les hommes de lettres et les historiens de la littérature arabe ont divisé le discours en vers et en prose, soutenant que le vers est ce qui est astreint à la métrique et à la rime, et la prose ce qui est libre de l'une et de l'autre. De là est née une division en deux partis :

(1) Les poètes et leurs partisans.

(2) Les prosateurs et leurs partisans.

Les premiers soutenaient que la poésie impose à son auteur la métrique et la rime, qu'elle est le registre des Arabes, où furent consignées leurs gloires, et à laquelle revient le mérite d'avoir perpétué les anciennes vertus qu'ils possédaient ; ils allaient plus loin encore, soutenant qu'elle convient à la musique et au chant, et qu'elle est ainsi source de plaisir lyrique et musical, et ils disaient : le poète récite debout, tandis que le prosateur parle debout ou assis indifféremment ; la poésie est donc supérieure à la prose.

Les autres disaient : nous ne nions pas à la poésie sa vertu et son mérite, mais elle ne peut jamais être qu'un des arts du divertissement, tandis que la prose répond aux nécessités de la vie ; elle est la langue de la politique, la langue de la religion, la langue de la science. La poésie peut donc avoir son rang, mais la prose touche de plus près aux besoins de l'homme, et tient plus étroitement à ce qu'il produit ; la prose est donc supérieure à la poésie.

Il n'est guère de grand ouvrage d'histoire littéraire qui soit exempt de ce différend entre poètes et prosateurs et les partisans de chacun, et la source en est que ceux qui étudient la littérature arabe ne pèsent pas, autant qu'il le faudrait, la place de la poésie et celle de la prose dans la vie ; car la poésie est une nécessité de la vie en l'une de ses phases, et une fois cette phase passée, la poésie devient incapable d'en remplir l'office, et la prose lui succède, pour peindre les choses nouvelles.

La poésie qui fut d'abord une nécessité devient, dans la seconde phase, une sorte d'amusement et de luxe, et la vie ne saurait se passer ni

de l'une ni de l'autre.

Et de même, en observant l'histoire des nations qui ont eu une vie littéraire, qui ont eu à la fois poésie et prose, nous observons que leur vie littéraire a commencé par la poésie, et que la prose a existé chez elles longtemps avant que la poésie n'existât — et quand je dis prose, je n'entends pas la langue du parler ordinaire, mais bien la prose que l'homme de lettres reconnaît comme telle — car les nations pourvues d'une littérature, avant d'exprimer en prose leurs sentiments et leurs penchants, exprimaient en poésie leurs plaisirs et leurs peines, et la poésie était leur langue littéraire. Puis, à mesure que ces nations se développaient, que leur esprit mûrissait, que leurs institutions politiques et sociales changeaient, et qu'elles entraient en contact avec d'autres peuples, naquirent chez elles des idées et des opinions qu'elles n'avaient pas eues auparavant, et elles eurent besoin d'ordonner ces idées et ces opinions, de les mettre en forme et de les proclamer ; la poésie se montra incapable de les exprimer, et elles furent contraintes de recourir à la prose.

Pour cette raison, lorsque nous observons l'histoire des nations — la nation grecque, par exemple —, nous la voyons d'abord nation poétique, produisant une poésie d'abord narrative, puis lyrique, puis dramatique. Et la prose n'y naît que dans un temps de bouleversement politique, lorsque les formes du gouvernement et de la vie sociale changent, et que le lien entre les Grecs et les peuples de l'Orient et les Arabes se resserre. Alors naissent des idées nouvelles — les unes politiques, les autres philosophiques, les autres religieuses —, et ils furent contraints d'exprimer tout cela ; et ainsi naquit la prose. Pareille chose, nous la trouvons chez la nation romaine, et cette même chose, nous la trouvons chez la nation arabe au premier âge, avant l'islam.

Les Arabes étaient une nation de poésie, dotée de sa vie sociale et politique propre, s'appuyant dans ces deux ordres de vie sur le sentiment et l'émotion plus que sur la sagesse et la délibération, poussée par ce sentiment à la guerre, à la paix ou à la querelle, ou à tel autre aspect de la vie préislamique.

Aussi, lorsqu'ils parvenaient par ces voies à ce qu'ils voulaient, et qu'ils étaient émus par ces impulsions, ils en donnaient voix par la poésie ; et comme ils n'étaient pas étroitement liés à d'autres peuples, et ne connaissaient pas grand-chose de ce que ces peuples possédaient, ils demeurèrent dans cet état. Puis, quand vint l'islam, la vie arabe changea

entièrement : l'ancien ordre politique fut renversé, et un ordre nouveau prit sa place, reposant sur l'unité de la nation arabe et l'assujettissement des nations étrangères. De cette vie naquirent des formes de gouvernement inconnues auparavant : le califat vint à l'existence, la vie sociale changea, les institutions du mariage et du divorce changèrent, et les rapports entre les groupes changèrent.

Puis vinrent les conquêtes, et le contact des Arabes avec les autres nations alla toujours se renforçant et s'intensifiant, jusqu'à devenir mélange puis fusion, d'où vint que les Arabes connurent ce que ces nations possédaient d'opinions, d'idées, de religions, de sciences et de philosophie. Ils en prirent, peu à peu, et de là leur vie intellectuelle, poétique, affective et sociale changea. Après avoir été gouvernés par la sensation et le sentiment, ils se mirent à penser et à délibérer, et des problèmes et des difficultés surgirent devant eux qui les amenèrent à réfléchir et à chercher des solutions à ces questions complexes ; et de tout cela la vie changea, et ses sujets changèrent, ce qui exigea que les expressions par lesquelles ils rendaient ce qui était en eux changeassent aussi, et il leur naquit une langue nouvelle qu'ils n'avaient pas eue auparavant, la prose, qui rend le sens sans les contraintes de la poésie.

Ainsi la division du discours en vers et en prose est une division simple et naïve, qui peut servir si l'on réduit les choses à leurs termes les plus simples, mais l'homme de lettres qui étudie l'histoire des Arabes ne s'intéresse au discours qu'à partir du moment où il dépasse le parler ordinaire et l'acquittement des besoins immédiats, vers la pensée d'une part et la beauté d'autre part. Les propos ordinaires et la langue du parler quotidien ne nous concernent pas dans l'étude de la littérature arabe et de son histoire, car de tels propos ne relèvent de l'étude de la littérature que lorsqu'ils portent en eux quelque plaisir artistique particulier.

En vérité, quelque désir que nous ayons de nous ranger parmi les partisans de l'époque préislamique, nous ne pouvons être assurés que cette époque ait possédé une prose artistique ; ce qui ne fait aucun doute, c'est que le plus ancien texte dont nous puissions être assurés est le Coran.

Le Coran : il n'est pas poésie, car il n'est pas astreint aux contraintes de celle-ci ; il n'est pas prose non plus, car il est astreint à des contraintes propres qu'on ne trouve dans rien d'autre — contraintes qui tiennent en partie aux fins de ses versets, en partie à cette cadence musicale qui lui

est particulière. Il est donc un livre dont les versets ont été rendus fermes, puis exposés en détail ; il demeure unique dans son genre, n'ayant eu ni semblable avant lui ni après lui, et nul n'a tenté d'en produire le pareil ; il a défié les hommes de l'imiter, et les a avertis qu'ils n'y trouveraient aucun chemin. Les orateurs s'épargnèrent donc cette tentative impossible, qu'ils tinrent pour une transgression envers la religion.

Et puisque l'imitation est l'une des principales causes de la production littéraire — car si un poète éloquent composait une ode qui suscitait l'admiration des hommes, les uns la récitaient, les autres tentaient de l'imiter et d'en produire le pareil —, et puisque le Coran est impossible à imiter, il est juste que nous le placions dans sa place propre, où rien d'autre ne saurait à bon droit lui être mesuré, et que nous nous tournions plutôt vers la recherche de la « prose arabe ».

La prose préislamique : elle n'est pas la prose au sens que j'ai défini, et pourtant l'époque préislamique a eu une prose qui lui était propre, qui ne nous est pas parvenue, en raison de la faiblesse de la mémoire et de son absence de mètre. Cette prose est l'éloquence oratoire, et il ne fait aucun doute que les différends qui surgissaient dans la vie de l'Arabie préislamique exigeaient une parole non versifiée, et les orateurs qui parlaient dans la langue des tribus tenaient non seulement à persuader leurs auditeurs, mais à les émouvoir, et à susciter en eux un plaisir artistique.

Et partout où se trouve cette intention, se trouve avec elle la beauté artistique ; mais rien de cette éloquence oratoire ne nous est parvenu dont nous puissions nous fier, bien qu'il soit peut-être aisé de s'en former une idée approximative en lisant les ouvrages biographiques et l'éloquence et les propos qu'ils renferment.

La prose au premier âge de l'islam : l'art oratoire se renforça, pour des raisons de débat et de tentative de persuasion, que son sujet fût la religion, la politique, ou divers différends. Et naturellement, les musulmans eurent besoin d'écrire ; le Prophète écrivit des lettres, et les califes après lui en écrivirent aussi, mais elles étaient écrites de façon concise, ne visant qu'à une simple persuasion, sans artifice ni recherche d'une beauté artistique particulière ; les lettres étaient donc courtes, dépourvues de détail, et dépourvues des efforts artistiques que nous trouvons chez les poètes du point de vue de l'expression.

C'est plutôt au milieu du premier siècle de l'Hégire que les conquêtes avaient beaucoup progressé, que les Arabes avaient commencé à entrer en contact avec d'autres nations, et que les difficultés politiques et sociales s'étaient multipliées jusqu'à renverser l'ordre du califat et établir à sa place l'ordre de la royauté. Cela avait fait naître des partis politiques... Parallèlement à cette évolution, d'autres choses naquirent sur le plan intellectuel : nombre de nations étrangères embrassèrent l'islam, apprirent l'arabe et étudièrent la nouvelle religion, et les Arabes se mêlèrent à elles et adoptèrent leurs institutions politiques, sociales et littéraires. Les musulmans entrèrent aussi en contact avec les autres sur le plan religieux, et des relations naquirent entre les adeptes des autres religions et les musulmans, et des controverses eurent lieu entre eux.

Les Arabes se mirent à édifier une civilisation nouvelle sur les fondements de l'ancienne ; c'est-à-dire que l'esprit arabe, naïf à l'époque préislamique, trouva devant lui des problèmes réels, les uns touchant à la religion et à la civilisation, les autres à la vie matérielle et sociale, puis trouva devant lui des questions philosophiques soulevées par les philosophes avec lesquels il entra en contact dès que les Arabes connurent les derniers vestiges des philosophes de Perse et de Grèce.

L'Arabe ne pouvait manquer de penser et de prendre part à l'expression de ces choses dans sa propre langue, ni de débattre des questions politiques et religieuses. Et parmi les traits les plus notables des nations, lorsqu'elles entrent dans une vie urbaine après une vie bédouine, est qu'elles se mettent à raconter leur passé, et à montrer à elles-mêmes et aux autres nations qu'elles possèdent gloire et rang ancien. Les Arabes furent donc contraints d'avoir une histoire où exprimer leur passé, comme les Perses et les Grecs exprimaient le leur.

La poésie ne pouvait en aucune façon exprimer ces significations nouvelles, exposer l'opinion politique, religieuse et philosophique, et raconter l'histoire en un récit vaste et détaillé ; et ainsi la prose s'éleva pour le débat et la controverse, et pour la description de l'histoire et des sciences. En cette époque, la prose trouva les moyens qui lui permirent de se renforcer d'une part, et de développer des arts dignes de ce nom d'autre part. Ce qui se renforça en elle fut l'éloquence oratoire, déjà existante à l'époque préislamique ; et ce qui y naquit de nouveau, ce furent ces arts qui expriment ces significations touchant à l'histoire, aux controverses savantes et au reste.

La prose arabe n'est donc pas la langue du parler ordinaire ou du propos quotidien, qui ne rend aucun sentiment ni aucune émotion en tant que sentiment ou émotion, mais est plutôt une image générale où apparaît le fruit de la réflexion. Cette prose est l'une des traces de la vie nouvelle de l'islam ; elle apparut sous l'islam et n'avait pas existé avant.

Ces causes qui appelèrent son existence sont des causes naturelles ; elle ne vint pas à l'être parce qu'une nation aurait prêté aux Arabes sa prose, mais elle est bien plutôt un art appelé par les besoins de la vie arabe ; et il nous faut donc écarter de notre esprit l'idée que les Arabes auraient emprunté leur prose à d'autres nations — ce qui ne veut pas dire pour autant que cette prose fût étrangère aux Perses et aux Grecs, car elle fut arabe par son origine, mais subit l'influence de ces peuples et se développa grâce au contact des Arabes avec eux.

Ces nations étrangères embrassèrent l'islam, et beaucoup parmi elles apprirent la langue arabe et écrivirent en elle, mais ce groupe ne put se dépouiller de son propre caractère national ; bien plutôt, lorsque le Grec et le Persan apprenaient l'arabe, chacun y introduisait ce qu'il avait reçu en héritage de son propre peuple, en même temps qu'il subissait l'influence de la culture arabe pure qu'il y trouvait, et il en résultait un alliage dont on ne saurait dire qu'il fût purement arabe, ou purement grec, ou purement persan.

Et lequel de ces deux éléments eut l'influence la plus forte sur la prose arabe, le persan ou le grec ? La plupart des orientalistes inclinent à penser que l'influence persane fut la plus forte, au motif que la plupart de ceux qui écrivirent de la prose sous l'islam, à l'époque omeyyade et abbasside, étaient parmi les clients (*mawālī*), et que ceux-ci étaient de souche persane ; et voici Ibn al-Muqaffa' le Persan, chef des prosateurs.

Mais il en est d'autres — et j'en suis — qui estiment que l'influence grecque fut la plus forte, malgré la prépondérance des écrivains persans ; car la culture grecque était établie depuis longtemps dans ces pays, depuis les jours d'Alexandre — c'est-à-dire le troisième siècle avant le Christ —, et avant même que le deuxième siècle avant le Christ ne fût achevé, la langue grecque était déjà la langue officielle du Proche-Orient, et l'ère chrétienne avait à peine avancé que tous les pays du Proche-Orient, en Égypte, en Syrie et en Irak, étaient déjà parsemés d'écoles grecques enseignant la philosophie, les lettres et les sciences des Grecs.

Lorsque vint l'islam et que les Arabes sortirent en conquérants, ils trouvèrent ces pays, où ces écoles grecques s'étaient déjà répandues, et celles-ci avaient laissé dans l'esprit des Égyptiens, des Syriens et des Irakiens des traces que le temps seul pouvait effacer.

Cette culture grecque, qui persista en Orient durant neuf siècles, ne se limita pas à la Syrie, à la péninsule, à l'Irak et à l'Égypte, mais pénétra jusqu'en Perse même, dès l'époque des Ptolémées en Égypte et des Séleucides en Asie.

La culture grecque continua de se répandre en Perse jusqu'à atteindre l'extrême Orient, et sous l'Empire romain le lien entre les Grecs et les Perses se resserra, et la culture grecque s'enracina plus profondément en Perse. Et vers la fin de cette époque, lorsque le christianisme apparut, devint religion officielle et que les temples païens furent fermés, la culture grecque émigra vers les pays de Perse, où elle trouva protection et appui, et reçut le soutien des Chosroès... si bien que l'esprit persan en fut influencé à ce point que Ibn al-Muqaffa', chef des prosateurs des Arabes comme des Perses, eut une grande part de culture grecque — à tel point qu'on a dit qu'il traduisit des œuvres des Grecs. Et nous savons que les Grecs avaient une littérature enseignée à Alexandrie, à Gaza, à Édesse et à Antioche avant même que la culture grecque ne se fût établie en Perse.

La culture persane est limitée ; si les Perses eurent une littérature, la vérité est que cette littérature, à l'époque du contact des Arabes avec les Perses, n'était pas considérable, et ce qui fut traduit en lettres arabes depuis le persan est peu de chose, au regard de l'abondance de ce qui fut traduit depuis les lettres grecques. Les lettres persanes se bornent au Livre de Kalîla et Dimna, au Grand Livre de la conduite, et au Petit Livre de la conduite, et aux maximes que renferme la poésie de certains poètes, tel Abu'l-'Atâhiya, et quelques livres de politique.

Voilà tout ce qu'on peut dire : qu'il y eut une littérature persane parvenue aux Arabes aux deuxième et troisième siècles, tandis que des Grecs leur parvinrent la philosophie, et divers systèmes de pensée qui laissèrent leur empreinte sur la grammaire, la rhétorique et les autres arts encore.

Et la vérité est que les Perses prirent plus aux Arabes qu'ils ne leur donnèrent, et il nous suffit de savoir que la littérature persane vivante ne naquit qu'après que les Perses eurent été en contact avec les Arabes, et après qu'ils eurent appris l'arabe ; et les Perses n'apportèrent pas à

l'influence sur la prose arabe la part que leur prêtent les orientalistes, ni celle que soutenaient les partisans du mouvement chu'ûbite parmi les Perses, qui disaient que les Arabes devaient tout aux Perses ! Il ne fait aucun doute que les Arabes sont redevables aux Perses de beaucoup, dans les choses matérielles, les institutions politiques et le reste ; mais en littérature, je suis très réservé à cet égard, et à mon avis les Arabes doivent leur littérature à la nation grecque.

Ceci, outre le fait que la plupart des écrivains qui commencèrent à écrire en prose n'étaient pas des Perses, mais venaient de Syrie, de la péninsule et d'Égypte ; ils étaient donc soit grecs, soit sémites de culture grecque.

Demandons-nous : n'existe-t-il pas quelque prose arabe, autre que l'éloquence oratoire, qui n'ait subi ni l'influence persane ni l'influence grecque ? Si nous parvenons à saisir cette prose, il nous sera facile d'en voir la différence. Et trouver cette prose n'est pas difficile ; il suffit de lire les joutes poétiques (naqâ'id) pour y trouver allusion aux Jours des Arabes, et les commentateurs sont contraints de nous rapporter l'histoire de ces jours, que les Arabes disaient survenus entre Dâhis et al-Ghabrâ', la guerre de Basûs, le Jour de Kilâb, ce qui se passa entre 'Âmir et Tamîm, les Jours de Fijâr, et d'autres encore.

Tous ces récits se transmettaient dans les deux villes de Basra et de Koufa, une fois les Arabes établis dans ces deux cités de garnison, et ceux qui les contaient étaient les Bédouins. Et ce qui apparaît dans ces récits n'est ni l'esprit grec ni l'esprit persan, mais l'esprit arabe, cherchant à établir pour les hommes insignes des tribus la plus haute prétention à la vaillance.

Dans ces récits, qui contaient les Jours des Arabes, les campagnes du Prophète, les premières conquêtes de l'islam et les troubles civils de l'islam aux jours de 'Uthmân — matière purement arabe —, vous voyez la prose arabe pure ; et si nous pouvons définir cette prose, il nous sera facile de la peser contre la prose des écrivains apparus aux deuxième et troisième siècles, ceux-là touchés par ce mélange de culture grecque et persane.

Cette comparaison nous conduit vers les diverses influences que les diverses cultures produisirent dans la prose arabe. Car lorsque nous comparons l'écriture de ces clients d'origine syriaque, syrienne ou égyptienne, qui subirent l'influence de la culture grecque, à celle des clients d'origine persane, nous pouvons distinguer l'empreinte grecque

de l'empreinte persane.

Le professeur William Marçais prononça une conférence sur l'origine de la prose arabe, qu'il conclut par cette question : « Dans quelle mesure la langue persane a-t-elle influencé ce qu'écrivit Ibn al-Muqaffa' et ce qu'il traduisit ? Sa traduction était-elle littérale, où dominerait l'empreinte persane, ou était-elle libre, où dominerait l'empreinte arabe ? » Et le professeur exprima son regret, disant : « La réponse à cette question n'est pas aisée à obtenir aujourd'hui, puisque ceux qui seraient capables d'y répondre sont ceux qui maîtrisent à la fois l'arabe et le pehlevi, et c'est notre malheur que les originaux d'après lesquels traduisit Ibn al-Muqaffa' ont été perdus. »

Et pourtant, nous pouvons dire que la réponse à la question de Marçais est accessible, malgré la perte des originaux, car nous pouvons la trouver dans le Petit Livre de la conduite et le Grand Livre de la conduite.

Quand vous lisez l'écriture d'Ibn al-Muqaffa', vous y trouvez quelque chose de tortueux et de contourné, et nous sentons, en lisant, que l'écrivain éprouve de la peine à exprimer les sens qu'il ressent, et nous sentons cette contrainte qu'il impose à la langue arabe. Nous la sentons non seulement par l'esprit, mais par l'oreille, et nous constatons qu'Ibn al-Muqaffa' impose à la grammaire arabe des exigences que la grammaire arabe n'était peut-être pas préparée à supporter.

Et Ibn al-Muqaffa' lui-même, pour tout qu'il soit le chef des prosateurs, l'auteur de ses modèles, et celui qui posa l'idéal suprême de l'écriture, ne fut pas lui-même richement doué d'éloquence ni de maîtrise de la grammaire arabe. Et si nous le mettons en balance avec les maîtres de la grammaire, nous trouvons qu'il est comme un orientaliste maîtrisant bien l'arabe et le persan, qui peine beaucoup, réussit souvent, et se trompe parfois.